

La 2^e Porte à Gauche

Revue de presse

Pluton – acte 2

Présenté dans le cadre du Festival TransAmériques

À l'Agora de la danse les 28, 29 et 30 mai 2016

Coproduction : Danse-Cité

« Une œuvre salubre, émouvante et très réussie, qui bouscule joyeusement les stéréotypes liés à l'âge et brise le 4^e mur. »

Nayla Naoufal dans *Le Devoir* | 30 mai 2016

« Tous les solos créaient un tout (...) La gradation était bien choisie, du numéro le plus dansé jusqu'au plus performatif. (...) Après chaque performance, c'était comme si une couche se rajoutait. »

Jessica Perry dans *Dfdanse* | 10 juin 2016

« nous avons dû trouver une façon de concilier nos deux cultures chorégraphiques. (...) Qu'un danseur mature ose montrer cette vulnérabilité est ce qui est le plus touchant pour moi. »

Frédéric Gravel, interviewé par Fabienne Cabado | *Voir* | 24 mai 2016

« Je me rends compte que, jusqu'à maintenant, je n'ai vu [Fortier] que dans des contextes où il dansait ses propres chorégraphies, de sorte que j'oublie parfois que c'est Fortier que je regarde parce que je ne reconnais pas sa posture habituelle. Je ne reconnais pas tout à fait la chorégraphie de Gravel non plus, qui se fait ici beaucoup plus doux et subtil. C'est la beauté de ce projet. »

Sylvain Verstricht | blogue *Local Gestures* | 29 mai 2016

« Il est merveilleux de voir Fortier s'approprier la signature de Frédéric Gravel : la gestuelle aguicheuse et frénétique de celui-ci s'enrobe de velours. » (*Le Devoir*)

« ce que Gaudet a fait de mieux » (*Local Gestures*)

« Des chaises ont été placées au centre de la scène, où l'on a invité quelques spectateurs à y prendre place. Ainsi, eux aussi faisaient partie de la performance. (...) Nommant certaines choses, personnes ou objets d'une façon qui les dénaturaient complètement, (...) [Peter James] finit tranquillement par nommer les choses par ce qu'elles sont réellement, **nous remettant alors en question en tant que spectateur et nous faisant du fait même se demander ce qui est vraiment réel.** »

Jessica Perry dans *Dfdanse* | 10 juin 2016

La force de l'âge

Le Devoir, 30 mai 2016 | [Nayla Naoufal](#) - Collaboratrice

Fantastique et salubre, une œuvre qui déboulonne joyeusement les tabous de l'âge.



Photo: Julie Artacho La 2e Porte à Gauche récidive avec *Pluton — Acte 2*, associant avec génie de jeunes chorégraphes établis avec des interprètes chevronnés.

Après *Pluton*, créé en 2015, La 2^e Porte à Gauche récidive avec *Pluton — Acte 2*, associant avec génie de jeunes chorégraphes établis et des interprètes chevronnés qui ont marqué le patrimoine chorégraphique québécois. Une œuvre salubre, émouvante et très réussie, qui bouscule joyeusement les stéréotypes liés à l'âge et brise le 4^e mur.

Des espadrilles rouges tapageuses au pied, Paul-André Fortier traverse la scène nue de l'Agora. Au son d'un morceau d'électro-folk (Tomas Furey), il se déhanche et tourne sur lui-même. Ses bras se suspendent en l'air, en points-virgules ponctuant son parcours, quelque peu karatéka.

Il est merveilleux de voir Fortier s'approprier la signature de Frédérick Gravel : la gestuelle aguicheuse et frénétique de celui-ci s'enrobe de velours.

Quasi septuagénaire et sexy, Paul-André Fortier prend des poses au sol, de profil. Un demi-sourire espiègle aux lèvres, il regardera longtemps les spectateurs. Puis il repartira de plus belle dans un pas allègre, les bras ouverts comme une offrande, enrobés de lumière dans la semi-pénombre.

« Bonsoir, je m'appelle Louise Bédard »

Un corps de femme de dos. Un rôle inquiétant, des points qui se serrent convulsivement. Louise Bédard se retourne. Hiératique, elle en impose. Progressivement, son visage se déforme, égrenant tout un spectre d'expressions. Les transformations de son visage semblent jaillir de l'intérieur.

Bédard s'adresse au public : « *Bonsoir, je m'appelle Louise Bédard* ». Peu à peu, les mots peinent à sortir. Elle lutte avec son corps. Fabuleux et poignant fruit de cette complicité avec Catherine Gaudet, nous faisant éprouver dans nos chairs ces batailles qui sont le lot de tous et mettant en scène nos sociétés obsédées par les apparences, la jeunesse et la performance.

La création de Mélanie Demers se penche aussi sur les tabous liés à l'âge. Marc Boivin, le benjamin de la bande, et Linda Rabin y jouent le jeu de la société du spectacle, y chantant « *Let me entertain you* ». Poses sulfureuses, fantastique déambulation perchée sur talons aiguilles de Boivin.

Régulièrement, les masques tombent, les interprètes abandonnent le spectacle et enlèvent chaussures et boucles d'oreilles. Cette alternance du spectacle et de l'effritement aurait pu être lassante s'il n'y avait le contrepoint de la présence de Tomas Furey (très juste), planté devant un micro, attendant peut-être son tour.

Le loup dans la bergerie

La dernière création de la soirée est signée par Katie Ward. Sur scène, des chaises et des tabourets. Des adolescentes y prennent place. Apparaît Peter James, ce performeur « *d'une inquiétante étrangeté* ». Il secoue la rampe des gradins, mesure le plateau avec ses bras, touche le crâne d'un spectateur, va changer les éclairages. Il désigne un endroit au sol : « *Ça, c'est le Bangladesh.* » On se contorsionne pour le suivre des yeux.

Drôle de création, injectant de l'absurde dans l'espace et le temps. La fébrilité de James est contagieuse. James chuchote quelque chose à plusieurs adolescentes et se dirige vers la sortie de secours. Alors s'anime un tableau désopilant. Une jeune fille se met debout sur sa chaise et hurle en boucle « *Va-t'en pas !* » une autre a le fou rire, lui n'en finit plus de faire claquer la porte.

Renseignements pris, les jeunes interprètes font le parcours étudiant du FTA et se trouvaient là par hasard. Qui sait, demain, cela sera peut-être vous.

Pluton – acte 2 : une critique

Sylvain Verstricht, *Local Gestures*, 29 mai 2016

Louise Bédard dans *Pluton – acte 2* © Claudia Chan Tak



De *Pluton – acte 1*, je garde un souvenir d'un spectacle tout en douceur. Ce que La 2^e Porte à Gauche nous réserve pour ce deuxième mariage de jeunes chorégraphes avec des interprètes plus âgés s'avère toutefois plus corrosif.

Il est étonnant que la pièce de Frédérick Gravel soit celle qui s'aligne le plus avec le premier acte, probablement dû au fait que Paul-André Fortier la danse. Les genoux et les coudes fléchis, il se déplace du côté cour au côté jardin en pivotant, les semelles de ses espadrilles rouges glissant contre le sol. Même s'il épouse le corps recroquevillé de Gravel, ses mouvements sont plus soignés et fluides. Je me rends compte que, jusqu'à maintenant, je ne l'ai vu que dans des contextes où il dansait ses propres chorégraphies, de sorte que j'oublie parfois que c'est Fortier que je regarde parce que je ne reconnais pas sa posture habituelle. Je ne reconnais pas tout à fait la chorégraphie de Gravel non plus, qui se fait ici beaucoup plus doux et subtil. C'est la beauté de ce projet.

Catherine Gaudet s'était démarquée avec son solo créé pour Louise Bédard pour *acte 1*. Il n'est donc pas surprenant de le retrouver ici. Gaudet continue d'y explorer l'un de ses thèmes fétiches, soit la duplicité de l'humain. Bédard est d'abord dos au public en arrière scène, ses expirations flirtant avec les grognements, invoquant simultanément les bébés naissants de *Je suis un autre* (2012) et les monstres d'*Au sein des plus raides vertus* (2014). Elle est une bête qu'on cache loin des regards. Ses doigts arthritiques ressemblent plus à des griffes qu'à une main. Lorsqu'elle nous fait face, un sourire se plaque sur son visage tremblotant. Elle veut paraître en contrôle, mais la surface ne peut que craquer, comme toujours chez Gaudet. Ce n'est pas la part animale ou monstrueuse de l'humain qui transparait ici, mais les troubles de santé physique et mentale. On peut y voir la maladie de Parkinson ou celle d'Alzheimer. C'est à mon humble avis ce que Gaudet a fait de mieux.

Après l'entracte, les spectateurs se retrouvent des deux côtés de la scène pour la pièce de Mélanie Demers, un duo pour Marc Boivin et Linda Rabin. Le musicien Tomas Furey s'avance à un micro sur scène, y va d'un « 3, 4 » mais ne chante pas. C'est Boivin et Rabin qui alterne respectivement « New York, New York » et « Let Me Entertain You », rivalisant d'exhibitionnisme performatif. Ils en sont agressants. Comparativement, Furey nous charme avec son silence, nous offrant une sortie de secours essentielle. C'est la pièce la moins séductrice, la plus abrasive de Demers à ce jour.

On pourrait dire la même chose de celle de Katie Ward, un solo pour Peter James. Des chaises sont éparpillées sur la scène et les spectateurs sont invités à y prendre place. Soir de première, c'est une vingtaine d'adolescentes qui se sont prêtées au jeu, créant une atmosphère particulière. Pour ceux d'entre nous qui ont été témoins des explosions verbalement violentes de James dans des pièces comme *Mygale* (2012) de Nicolas Cantin, nous devons nous retenir pour ne pas crier « Ne le laissez pas s'approcher de ces jeunes filles ! » Heureusement, nous retrouvons plus le ludisme de Ward marié au minimalisme de James, déjà aperçu dans sa collaboration avec Cantin pour *Philippines* (2015). En fait, cet opus ressemble plus à du Cantin qu'à du Ward. Aucune illusion ici; James joue avec le théâtre, littéralement, c'est-à-dire avec la salle de spectacle elle-même. Les lumières éclairent tout l'espace. Il secoue la rampe des escaliers, il modifie la lumière à la console d'éclairage, il manipule les rideaux en nous disant, « Ça, c'est vrai. » Il lance une balle contre le mur juste pour nous rappeler que le mur est là, pour que l'espace s'impose plutôt que de s'effacer sous l'effet de la performance. C'est dans ses interactions avec le public qu'on approche de la magie, comme lorsqu'il prétend dévisser un tube invisible du ventre d'une des adolescentes pour ensuite le déposer sur une chaise. « Ce n'est pas nous qui créons la magie, » semble-t-il vouloir dire. « C'est vous, spectateurs. »

[Et] dans un élan d'ambiguïté

Pluton II de La 2e Porte à Gauche

Présenté par le FTA

Dfdanse, 10 juin 2016 par [Jessica Perry](#)

C'était une soirée mémorable où le choc générationnel ne s'est pas produit, mais où le fluide des âges a opéré de façon magique.



Pluton – Acte II, présenté au FTA du 28 au 30 mai, venait faire suite à *Pluton*, présenté à l'Agora de la danse en septembre dernier, où **Virginie Brunelle, Jean-Sébastien Lourdais et Catherine Gaudet** étaient alors les chorégraphes attitrés pour cette mission. Pour cette édition toujours présentée par **La 2e porte à gauche**, Catherine Gaudet est revenue avec le solo de **Louise Bédard, Frédérick Gravel** avec **Paul-Andrée Fortier, Katie Ward** avec **Peter James** ainsi que **Marc Boivin et Linda Rabin** avec **Mélanie Demers**. Déjà à la lecture de ce programme plantureux, je sentais l'excitation se frayer tranquillement un chemin.

On a eu droit à quatre univers complètement différents, mais qui, à la fois, avait une similitude. L'atmosphère de chaque proposition semblait vivre dans le même air... Comme si on voyait plusieurs événements défiler dans la même pièce, un après l'autre. J'ai eu cette impression qu'en fait, tous les solos créaient un tout, et qu'alors la pièce continuait toujours, avec seulement quelques transitions pour la scénographie. La gradation était bien choisie, du numéro le plus dansé jusqu'au plus performatif. C'est alors que, tranquillement, on nous rend de plus en plus malaisés... Après chaque performance, c'était comme si une couche se rajoutait. Impossible de savoir vraiment comment il faut réagir.

Avec son regard moqueur et les propositions physiques épurées de Frédérick Gravel, Paul-André Fortier nous laisse sur le qui-vive, semblant se moquer des spectateurs. Plus il s'approchait de nous, plus ce petit sourire malicieux s'esquissait sur ses lèvres, comme s'il nous laissait voir une partie cachée de lui-même. Semblant inhumain, pourtant magnifique,

ses mouvements étaient si calculés qu'il nous rappelait une machine, programmée à faire chacun des déplacements.

Louise Bédard dans le travail de la chorégraphe Catherine Gaudet était d'une sensibilité éblouissante. On pouvait sentir les actions ressenties profondément de l'intérieur, tellement qu'elle nous apparaissait parfois effrayante. Comme une créature, elle s'appropriait l'espace et se présentait à nous sous différents angles, sous différents sons. Répétant son nom et ce qu'elle aime comme pour se le rappeler elle-même, ou pour nous convaincre que nous aussi, on aime ça.

Ensuite, une pièce de Mélanie Demers, où apparaissent tranquillement le grand Marc Boivin et la majestueuse Linda Rabin. Ces deux incontournables nous ont livré une marchandise surprenante, critiquant la représentation et son lieu d'être. Le musicien et performeur **Tomas Furey** était de la partie, incertain et sans voix (sauf à la fin), devant un micro qui semblait inutile (ou là pour nous faire comprendre bien des choses). Les deux essayaient de nous en mettre plein la vue, s'exposant, dansant et chantant à tour de rôle pour tenter de gagner notre attention.

Le dernier et non le moindre, Peter James nous a fait vivre une performance toute spéciale signée Katie Ward. Beaucoup de chaises ont été placées au centre de la scène, où l'on y a invité quelques spectateurs à y prendre place. Ainsi, eux aussi faisaient partie de la performance. Semblant un peu perdu, il déambulait et semblait chercher quoi nous montrer, comment nous « divertir ». Nommant certaines choses, personnes ou objets d'une façon qui les dénaturaient complètement, on se demandait où il allait s'en aller avec ces idées complètement imaginées. Cependant, il finit tranquillement par nommer les choses par ce qu'elles sont réellement, nous remettant alors en question en tant que spectateur et nous faisant du fait même se demander ce qui est vraiment réel.

Certes, malgré ces propositions tout à fait différentes, on pouvait y lire un grand questionnement général par rapport au divertissement et au mode de représentation dans chacune des pièces. Chacun des numéros venait se rassembler grâce à ce point commun. Comme quoi ces enjeux sont encore dans l'air et méritent que l'on s'y attarde encore, encore, encore.

Un nouvel acte naturellement

Dfdanse, le 5 mai 2016 par [Elise Boileau](#)

Pluton II de La 2e Porte à Gauche

Les 28, 29 et 30 mai, le Festival TransAmériques édition 2016 accueillera La 2^e Porte à Gauche, avec une proposition historique pour le milieu de la danse québécoise. Après le premier acte présenté en septembre 2015, Katya Montaignac remet le couvert avec Pluton - acte 2. Au menu, le chef nous propose quatre rencontres singulières, quatre mets à savourer avec délicatesse. Le spectacle est signé par Mélanie Demers, Catherine Gaudet, Frédérick Gravel et Katie Ward. Chacun de ces chorégraphes actuels a travaillé avec un ou deux danseurs d'expérience. Une recette à ne pas manquer...



L'Agora de la danse accueille donc une nouvelle fois quatre opus, dont un qui revient de *Pluton - acte 1*. Louise Bédard se fonde avec ambiguïté et intensité dans le travail de Catherine Gaudet. La maladresse esthétique et légendaire de Frédérick Gravel ira se loger dans le corps de l'élégant Paul-André Fortier, créant ainsi « une friction troublante. » Tandis que Mélanie Demers jouera avec ses deux mentors Linda Rabin et Marc Boivin, une distribution improbable et chargée, sans demi-mesure. Enfin, Katie Ward et Peter James amèneront notre attention au-delà de la scène, en questionnant avec absurdité l'environnement qui nous entoure et particulièrement celui du théâtre. Katya Montaignac ajoute : « j'ai abandonné l'idée de faire des liens entre les opus, qui pourraient être artificiels. Les liens sont là intrinsèquement, par les collaborations improbables, par les écritures esthétiques, par l'aspect sur mesure de la formule. Est-ce du 100 % Gaudet ou du 100 % Bédard ? »

Pour une diversité

Dans Pluton - acte 1, on se souvient de l'émotion qui avait marqué le public face à la découverte de ces interprètes seniors mis à nu. À nouveau, la recherche de ce laboratoire original a donné naissance à de nouvelles parcelles d'humains. Katya Montaignac, l'entremetteuse de rencontres, comme je l'ai déjà nommée en septembre, dirige le projet pour « encourager chaque duo à assumer leur audace, à se risquer vers autre chose » dit-elle. Le bémol du premier acte résidait dans la retenue qu'avaient eue les chorégraphes afin d'harmoniser le spectacle. Cette fois, la planète *Pluton* promet une affiche pleine d'éclectisme esthétique. « En tant que directrice artistique de La 2^e Porte à Gauche, j'assume pleinement cette diversité et présente ce discours comme un laboratoire de

recherche et création, bien que nous soyons dans un contexte de grand festival, ce qui pourrait mettre une pression sur les chorégraphes. » Le but n'est donc pas d'aller chercher un spectacle nécessairement léché, mais bien d'exposer « la vulnérabilité assumée de cette mise à nu que nous offrent les interprètes seniors. »

Une véritable équipe

Si la proposition semble fracturée en terme de structure - quatre opus à la suite, sans fil chorégraphique apparent -, les liens sont pourtant indéniables. Grâce au principe fondateur de la rencontre en tête-à-tête de deux générations, notre œil de spectateur lira sans doute très bien l'enchaînement de ces quatre cellules singulières. Depuis le laboratoire chorégraphique proposé par Katya Montaignac en 2012, une équipe de collaborateurs gravite autour du projet, créant ainsi une continuité d'un acte à l'autre. La directrice artistique du projet conçoit avec fierté son système solaire avec Tomas Furey à la composition musicale, déjà présent dans *Pluton - acte 1*. « Tomas nous accompagne à nouveau sur la suite de l'aventure et est un complice à part entière. Il apporte un univers musical très différent pour chaque opus, mais sa couleur teinte l'ensemble. » Les lumières sont également à nouveau signées par Frédérick Gravel et Caroline Nadeau. En ce qui a trait au processus, chaque rencontre se tisse d'abord parallèlement. Après quoi, une mise en commun permet à chaque tête-à-tête de découvrir la créativité des autres. « Ce moment est rempli d'émotion. Les duos s'encouragent entre eux. » Quant à Katya Montaignac, son rôle est d'accompagner les équipes, à travers toutes les étapes du processus, dans les doutes comme dans les décisions artistiques.

La fébrilité de la rencontre

Contre toute attente, Katya Montaignac exprime sa fascination pour l'intimidation qu'a suscitée le projet. Pour les interprètes d'expérience, le constat est unanime : le doute d'antan est toujours présent. « Je découvre avec émotion leur peur de ne pas/plus être à la hauteur. Et pourtant, c'est fascinant de voir comment ils invitent les chorégraphes à aller explorer davantage. » Vivement enthousiasmés par la découverte de nouvelles esthétiques et de façons d'incorporer la danse, les danseurs seniors se lancent de nouveaux défis, avec leur passion de danseur. « Ouverts, prêts à tout, généreux. » Il semblerait que la question de génération ait été remplacée par le travail d'une première fois, peu importe l'âge. « Quant aux chorégraphes, j'ai senti au départ une timidité vis-à-vis de leurs aînés, notamment dans la façon de les aborder, parfois même de les corriger. Dès que la confiance s'est installée, ils ont su prendre l'interprète comme un nouveau danseur avec qui dialoguer. »

Un objet satellite en parallèle

Afin de finaliser le fantasme de témoignage historique, Katya Montaignac et Claudia Chan Tak travaillent parallèlement sur un objet vidéo, ou plutôt une expédition à travers les méandres de *Pluton*. Sous forme d'une série d'entretiens avec les artistes du processus, Claudia Chan Tak pose son regard subjectif sur ces rencontres intergénérationnelles. « Son œil artistique de chorégraphe et danseuse lui permet d'aller chercher des cadrages très assumés », explique Katya Montaignac. Ces parcelles seront exposées sous le nom d'**Hydra** pendant le **FTA** à la Place des Arts (Espace culturel Georges-Émile-Lapalme), comme un véritable satellite de **Pluton**. Ce travail d'archivage est une première étape vers un documentaire de type film d'art. Affaire à suivre...

Frédéric Gravel : L'anti-héros de la danse

Voir, [Fabienne Cabado](#) 24 mai 2016

En visant la tête, le cœur et le sexe, Frédéric Gravel séduit toutes sortes de publics. Digne représentant de la nouvelle vague québécoise sur la scène internationale, ce chorégraphe et musicien prend doublement l'affiche du Festival TransAmériques. Portrait.



Rares sont les chorégraphes de danse contemporaine qui réussissent à faire frétiller les ados autant que les critiques les plus férus du genre. En titrant sa toute première œuvre *Plutôt divertissant*, en 2003, Frédéric Gravel en annonçait la couleur. Comme bien des créateurs après lui, il voulait briser l'image élitiste de cet art méconnu. Il faut dire qu'avec deux grands-pères musiciens et une mère prof de danse, il associait naturellement la danse et la musique à des événements festifs, rassembleurs. Il n'avait pas imaginé devenir chorégraphe jusqu'à ce que, à 20 ans, au détour d'un cours en sciences politiques, il découvre le Département de danse de l'UQAM et s'y inscrive par curiosité. Il n'avait pas non plus imaginé passer des jams de sous-sol à la scène jusqu'à ce que, par manque d'argent, il décide de composer et d'interpréter lui-même les trames sonores de ses spectacles. En mettant en scène son band et en entrecoupant les séquences dansées de discours à la fois drôles et (im)pertinents, il a relevé le défi de marier intelligence et divertissement. Car, loin d'être légers, ses spectacles s'interrogent sur la société contemporaine et la place réservée à l'art tout en traduisant les désirs et errances des gens de sa génération. C'est notamment le cas de la pièce de théâtre *Logique du pire*, présentée au FTA par Étienne Lepage, avec qui il collabore pour la seconde fois.

Frédéric Gravel © Antoine Bordeleau

Génération aux ailes coupées

«Si on vient voir ce spectacle en se disant que c'est de la danse, on peut penser que le chorégraphe n'a pas beaucoup travaillé», lance-t-il, rieur, attablé dans un restaurant face au

parc La Fontaine, à deux pas de son studio de répétition. «Le texte est beaucoup plus dense que dans *Ainsi parlait* ; il ne laissait pas de place à une écriture chorégraphique. Alors, on a travaillé la mise en scène de façon organique, comme en danse, en écoutant le texte et en décidant de la meilleure façon de le jouer et de développer la physicalité des acteurs.»

Dans cette œuvre au verbe corrosif, les deux créateurs mettent en scène cinq trentenaires dépités face au monde qui s'écroule. Des êtres à l'identité incertaine et à l'ego chancelant qui cherchent comment voler sans ailes, comment tenir debout face à l'échec, on en trouve aussi dans les créations de Gravel avec des titres comme *Tout se pète la gueule, chérie* ou *Usually Beauty Fails*.

«Ce n'est assez représentatif de notre génération, reconnaît l'artiste de 38 ans. J'ai l'impression qu'on est nés dans une période avec un beau projet social, plutôt clair et optimiste, mais qu'un pessimisme s'est installé très vite et que nous avons vécu une suite de pertes de confiance en l'avenir. Le référendum aurait pu apporter un renouveau, mais on s'est plutôt enfoncés dans une absence de projet social. On dirait qu'on essaye juste de gérer qu'on manque d'argent pour réaliser quoi que ce soit. Ça paraît dans mes shows. Je cherche où on en est rendu, comment on peut encore se parler, ce qu'on peut encore faire malgré ce constat d'échec. J'y mets une touche de réalisme qui rend les choses un peu croches; je trouve ça plus beau.»

D'une génération à l'autre

On le comprend en l'écoutant, Fred Gravel est un gars de gang. En 2004, il cofonde avec sa belle-sœur, la chorégraphe Marie Béland, la plateforme de création chorégraphique La 2^e Porte à Gauche (L2PAG) avec, entre autres, l'idée de repenser le rapport au public en présentant des œuvres dans des espaces publics, des appartements, des hôtels, des bars de danseuses... Produite par L2PAG et aussi à l'affiche du FTA, *Pluton* est composée de quatre courtes œuvres réunissant un chorégraphe trentenaire aguerri et un ou deux pionniers de la danse contemporaine québécoise. Gravel y est jumelé à Paul-André Fortier qui, comme lui, est membre de Circuit-Est centre chorégraphique, un autre collectif. Sa danse physique et sensuelle, tout en cassures et en déséquilibre, rencontre les lignes pures et le parfait contrôle de cet homologue de 30 ans son aîné.

« Avec Paul-André, nous avons dû trouver une façon de concilier nos deux cultures chorégraphiques. J'ai aimé sa confiance et son ouverture d'esprit. Il est très comique, très à l'aise avec l'idée d'aller dans l'absurde. Son solo était d'abord assez clownesque, mais il est devenu minimal avec un passage où on voit les esthétiques se battre. Je voulais quelque chose qui se passe dans l'effort, qu'on sente la tension, la difficulté du projet. Qu'un danseur mature ose montrer cette vulnérabilité est ce qui est le plus touchant pour moi. »

Un pour tous, tous pour un

Fondé en 2006, le Grouped'ArtGravelArtGroup, dit le GAG, fonctionne évidemment en mode collectif. « J'ai toujours besoin d'être en dialogue. Cela me pousse à être meilleur. Je ne pourrais pas travailler avec quelqu'un qui penserait que je détiens toute la vérité. Mon écriture ne sert qu'à révéler la personne, à tenir un ensemble, à créer un rythme, un parcours quelconque que le public a envie de suivre. La vérité est dans la personne, pas dans l'écriture. Mes collaborateurs du GAG sont d'ailleurs tous meilleurs que moi. Et si d'être programmé au FTA en 2009 a donné un certain élan à ma carrière, la chance de ma vie a surtout été d'avoir une formidable équipe dès le départ. J'aime cette idée qu'ensemble, on finit par élaborer ce à

quoi on tient et que je ne sois pas le seul garant de l'esthétique. De la même façon, les autres ont élevé les standards de La 2e Porte au fil des ans. »

Au chapitre des projets communs, Frédéric Gravel est aussi membre du conseil d'administration des Prix de la danse de Montréal qui, depuis 2011, contribuent à mieux inscrire le Québec sur l'échiquier chorégraphique mondial. « Je pense qu'il faut absolument que la culture prenne plus de place dans notre quotidien à tous, qu'on prenne une posture plus intellectuelle pour éviter bien des problèmes. Les articles de fond disparaissent dans les médias, la télé est plate, on reste dans l'anecdote, plus rien ne se passe. Nous devons, comme société, nous botter le cul pour devenir plus intéressants. C'est pour ça que je m'implique dans les Prix de la danse. Pour que ça se passe. »

Avec 25 propositions au FTA, dont plusieurs sont gratuites, on a déjà des pistes intéressantes pour se déniaiser. Allez, go!

Sur mes pas au FTA en trois temps; premier temps, *Hydra*

Robert St-Amour, *Sur les pas du spectateur*, jeudi 2 juin 2016

Quiconque suit mes pas, sait déjà que les œuvres "Pluton" et "Pluton-acte 2" m'ont particulièrement touché. Rencontres entre deux générations de la danse contemporaine au Québec, de grandes personnalités, de différents styles qui ont permis de perpétuer le souvenir pour les récents amateurs de danse ou de les raviver pour les moins récents. De ces "rencontres", il fallait en garder des traces.

C'est à Claudia Chan Tak qu'est revenue la mission de documenter le tout, d'être le témoin privilégié que beaucoup d'entre nous aurions voulu être. Elle a donc capté d'habile façon, "l'essence des choses" avec des images photo ou vidéo, avec des documents ou des exhibits qui par leur diversité m'ont fait faire le tour avec une délicieuse lenteur. Tel un bazar, cette exposition recèle toutes sortes de trouvailles. Il y a les documents vidéo qui nous montrent les rencontres entre le chorégraphe et l'interprète et présentent leurs témoignages. À titre d'exemple, nous découvrirons que Nicolas Cantin a demandé à Michèle Febvre, lors leur première rencontre, "Conte moi ta vie". Aussi, comment Sébastien Lourdais percevait Linda Rabin et sa chevelure abondante. Une incursion dans l'intimité des rencontres qui permet de comprendre le résultat sur scène.

Autres trouvailles, l'exhibit "ma première fois" sur lequel Claudia Chan Tak présente les premières rencontres avec chacun des artisans de ces deux œuvres. Les notes de Peter James et Katya Montaignac, "entremetteuse" de ses rencontres ainsi que les photos des moments de création, entre autres, enrichissent notre compréhension de la genèse de ces œuvres. Comme il me l'a été conseillé, il faut prendre son temps et s'y rendre plus d'une fois, comme j'ai suivi ces deux conseils, je dois confirmer qu'il est avisé puisque de nouvelles découvertes, j'en ai fait aussi à ma deuxième visite, dont ces "planètes habitées" qui se trouvent au milieu de la pièce. Peut-être que je me répète, mais il est fort possible que je mette le dicton en action, soit "jamais deux sans trois" !



Cette exposition est le prolongement naturel des deux actes de "Pluton" et pour le résultat, mission accomplie. Il est intéressant de noter que ces deux œuvres sont dans le même esprit que "Nous (ne) sommes (pas) tous des danseurs", présenté un peu plus tôt ce printemps, qui aussi mettait de l'avant, témoignages,

danses et souvenirs intimes. Incidemment, c'est aussi Claudia Chan Tak qui avait pour mission de capter sur pellicule cette œuvre.

Claudia Chan Tak © Isabelle Quach

Une esquisse de Pluton, acte 2

Fanzine du FTA, Aurore Kroll, 28 mai 2016



Se glisser dans les coulisses, dans ces ultimes instants de recherche avant l'épreuve du feu : le presque prêt, l'encore fragile, l'exercice. On se fait discrète, on se glisse dans un fauteuil sur la pointe des pieds, le moindre des craquements se répercute au centuple dans ces gradins vides.

Essai lumière, essai son : trop fort, faux départ. Les interprètes et les techniciens rient, se re-concentrent, se recentrent au plus intense d'eux-mêmes. Instant privilégié pour le regard qui observe le processus, la répétition, les doutes et tentatives.

Linda Rabin et Marc Boivin sont côte à côte, le spectacle est bi-frontal. Elle est frêle, les cheveux retenus par un filet, strass à l'oreille et bas résille. Un sweet de sport lui descend à mi-cuisses. Lui est cabré sur des escarpins qui accentuent sa stature, il porte un gilet de fourrure et un pantalon de sport. La peau est marquée par l'âge – 70 ans pour elle, 50 ans pour lui – les attitudes, poses archétypales teintées par l'esthétique de Broadway, ont l'allure douce-amère des derniers tours de piste.

Des respirations violentes, des tensions agitent les corps, les mains. L'ampleur des gestes est réduite, comme contrariée, tout est très intense. Ce ne sont pas des partenaires apprêtés pour se séduire. Le regard est porté loin, il ne croise que très peu celui de l'autre. L'autre, c'est un outil contre lequel on s'appuie pour tenter de prendre la lumière. Les corps ne sont jamais au même niveau, ils s'escaladent, toujours il semble falloir prendre le dessus.

Mélanie Demers a souhaité chorégrapier « deux solitudes qui se rencontrent. On a essayé de déjouer le fameux rapport de couple. Et parce que la teneur des corps est celle-ci, parce qu'il y a 20 ans d'écart entre les deux danseurs, l'engagement avec le public est différent. »

L'intention est déplacée.

HYDRA / Claudia Chan Tak



Regards sur un processus de création

Fanzine du FTA, 4 juin 2016

Carte blanche à Lisa L'Heureux, des Rencontres Internationales :



Moi qui archive l'instant où ils captent l'instant archivé.